

32

LIVRES



LA LIBERTÉ

SAMEDI 17 JANVIER 2015

L'autobiographie que Borgeaud n'a pas écrite

FLORENCE MICHEL

«Toutes mes lettres à elle ont toujours été rédigées hypocritement. De son côté, sans doute aussi?», note à 82 ans l'écrivain Georges Borgeaud en relisant une missive écrite à sa mère des décennies plus tôt. Troublant duo (photographié ici vers 1919, PHOTO DR): le fils né en 1914 de père inconnu dans le Valais catholique et la mère, Ida Gavillet née Borgeaud, en quête de respectabilité qui épouse huit ans plus tard un ingénieur vaudois et met définitivement à distance le petit Georges, de famille d'accueil en internats où il ne sera pas toujours bien traité, lui interdisant même de l'appeler «maman» en public.

Mais le fils écrit souvent (les «Ma chère maman» lui sont ici autorisés), signe «Ton fils qui t'aime beaucoup», n'est pas avare de détails et garde ce contact jusqu'à la mort de sa mère en 1978, comme en témoignent les 649 lettres réunies et annotées par Stéphanie Cudré-Mauroux et Christophe Gence, tirées des Archives littéraires suisses.

Cet ouvrage offre plusieurs lectures. On peut y voir, comme le soulignent les éditeurs, l'autobiographie que Borgeaud n'a pas écrite. Ou le portrait d'un Suisse talentueux se faisant un nom dans le Paris littéraire d'après-guerre, le témoignage d'une relation aussi destructrice que fondatrice, ou encore le dialogue impossible d'un fils avec sa mère. Bien que sous ce dernier aspect, l'hypocrisie dont parle Borgeaud soit parfaitement maîtrisée: qui ne connaîtrait pas le fond de leur histoire aurait du mal, au fil des lettres, à détecter l'ambivalence des sentiments d'un fils en quête de reconnaissance. Mais dans les quelques missives reçues d'elle qui subsistent (il disait avoir jeté ses lettres



dans un mouvement de colère), il n'y a guère d'expression de tendresse maternelle, plutôt des reproches et du dénigrement. Pourtant, les lettres de Borgeaud en témoignent, Ida Gavillet lave et reprise le linge que son fils lui envoie, lui prodigue des conseils, lui fait parvenir des paquets pendant la guerre.

A 22 ans, précepteur dans une famille belge, il écrit: «Ma chère, je n'ai aucune nouvelle de toi et pourtant je t'ai écrit trois fois. La comtesse a été très étonnée que tu ne m'écrives pas pour mon anniversaire. Elle voulait même que je télégraphie parce qu'elle croit que tu es malade. Ecris-moi. Tu connais mon adresse. Serais-tu malade ou fâ-

chée. Georges.» La relation ne change pas vraiment au fil du temps puisque quarante ans plus tard, après une brouille, il se dit «très touché» par les vœux d'anniversaire envoyés par sa mère. «Je craignais que tu ne veuilles plus jamais répondre à mes signes.» Mais ajoute: «Je dois dire que je commençais à ressentir de la lassitude pour tes sautes d'humeur qui ne facilitent pas nos rapports.» Dans les missives du garçon à celle qui ne l'aime pas comme il le voudrait, dans les révoltes du jeune apprenti pauvre des librairies Payot à Bâle, Lausanne et Vevey, il y a le germe de l'écrivain dont le premier roman, publié par Gallimard en 1952 (*Le Préau*), obtiendra le Prix des critiques. L'enfant blessé va devenir un artiste admiré, Prix Renaudot en 1974 (*Le voyage à l'étranger*) et Médicis de l'essai en 1986 (*Le soleil sur Aubiac*). Ironie du sort, Georges Borgeaud et sa mère sont morts au même âge (84 ans) et tous deux au mois de décembre. **I**

> Georges Borgeaud, *Lettres à ma mère (1923-1978)*, Ed. La Bibliothèque des Arts, 800 pp.